



Réception de Caroline Lamarche

DISCOURS DE CAROLINE LAMARCHE

À LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 OCTOBRE 2015

Cher Monsieur, cher Yves Namur,

Le portrait plein d'humour et d'empathie que vous avez dressé de moi pour m'accueillir, j'aimerais le nuancer brièvement par la réponse que je fis à une question posée il y a une dizaine d'années à quelques auteurs par la *Quinzaine littéraire*, à savoir « pour qui vous prenez vous, au miroir de l'œuvre ? » Ma réponse fut-celle-ci, elle est toujours valable :

« Notre époque ne laisse pas le temps à un auteur de mûrir son œuvre », écrivait Tennyson. Un siècle et demi plus tard, rien n'a changé. Je me considère donc comme une fleur tard venue qui sera tôt fanée, un coquelicot impropre aux bouquets, au milieu d'épis qui prospèrent et servent à fabriquer le pain quotidien. *Fleur d'un jour, fleur de toujours*, je ne sais si cette citation existe ou si je viens de l'inventer. Quoi qu'il en soit, ma vanité y trouve son compte. Mon masochisme, non. L'ordre est donc bien vite rétabli : on m'oubliera. En attendant, j'aurais écrit, aimé, bondi de surprise en surprise. Ce qui n'est pas la plus mauvaise manière d'attendre que le néant vous fauche.

La moindre des surprises n'étant pas celle de me retrouver ici... Car, cher Yves Namur venu en ambassadeur des vôtres, je vous ai un peu résisté, je l'avoue. Et pourtant ce lieu chargé d'histoire, ce Palais un peu austère, se révèle en effet, en votre compagnie à tous, fraternel, chargé de respect — qualités devenues assez rares aujourd'hui. Aussi, pour profiter encore un peu de vous qui avouez dans vos écrits aimer « les choses simples et sans histoires », permettez-moi de placer ma

« réception » sous l'épigraphe d'un vers qui, je l'espère, me portera chance en ces murs :

Il se pourrait qu'un jour ou l'autre
L'homme construise des ponts entre les paroles.

Ainsi
Pourrait-il marcher
De l'une à l'autre parole

Ainsi
Pourrait-il enjamber les choses
Qui jamais n'avaient été dites

Des choses
Qui ne seraient jamais dites
Et qui seraient là, sous ses pieds¹.

Merci, cher Yves Namur, cher désormais confrère, car c'est à autant de *ponts entre les paroles* que je me prépare en m'adressant à vous toutes et tous en ce jour.

Mesdames les Académiciennes, Messieurs les Académiciens,
Chères Consœurs, chers Confrères,
Mesdames, Messieurs,

Je ne résiste pas à la tentation de commencer par le récit du hasard objectif assez extraordinaire qui a précédé l'écriture de cet hommage à mon prédécesseur au siège 17 de l'Académie Royale de Belgique. Ou plutôt de deux hasards en cascades, un peu comme ces jeux de miroirs, ou de reflets, qui fascinaient Alain Bosquet de Thoran qui leur consacra son *Traité du reflet*, un livre agrémenté de reproductions de cartes postales dont il faisait collection.

¹ Yves Namur, *Ce que j'ai peut-être fait*, Paris, Lettres Vives, 2013, p. 29.

En guise d'introduction à ce *Traité du reflet*, par lequel donc, en vagabonde, au mépris de toute chronologie, je commence cet hommage, ces quelques mots d'Alain Bosquet de Thoran, occupé, nous dit-il, à classer des papiers appartenant à son père — nous sommes en 1980. « En classant des papiers, une carte postale retient mon attention. Elle représente une maison forestière, quelque part dans la forêt de Soignes, je crois, au bord d'un étang. Je la place devant moi, contre le pied de ma lampe de bureau. Sais-je quelle aventure commence ? »

Il avoue ensuite avoir égaré cette carte postale ancienne qui, heureusement, « au terme d'une nouvelle crise de rangement », réapparaît quelque temps plus tard. À son revers, notre futur collectionneur de reflets, lit « souvenir de Tervueren, Papa 1913 ».

La veille, exactement, du jour où je me suis procuré le *Traité du reflet* d'Alain Bosquet de Thoran, j'avais été, profitant d'un avril particulièrement chaud, chez un ami qui gardait une maison pour quelques jours en bordure de la forêt de Soignes. Nous partîmes à vélo après son retour du travail et je découvris pour la première fois — je ne connaissais jusque-là que le parc devant le Musée — la beauté des étangs de Tervueren, d'autant plus mystérieuse que le crépuscule nous entourait, avec les cris des foulques, l'ombre de la futaie cathédrale et l'odeur de l'eau, tache de lumière pâle dans l'obscurité tombante. Sur le retour, nous passâmes devant une demeure datant du XII^e siècle, qui a survécu à la destruction du château des Ducs de Brabant, un ancien moulin, me dit mon ami, surnommé la Maison Espagnole, qui se reflète dans l'étang dit Molenvijver. Je découvrais pour la première fois cette demeure, constituée de deux corps de bâtiments presque jumeaux, à pignons crénelés, à la fois gracieux et massifs, d'autant plus attirants dans l'obscurité qu'une fenêtre sous les combles était brillamment éclairée, comme si quelqu'un y veillait, ou y écrivait, le reste étant plongé dans l'obscurité. Une vision de rêve, mystérieusement poétique, comme il en survient de plus en plus rarement dans ce monde d'où le silence et l'obscurité ont disparu.

La carte postale conservée par le père d'Alain Bosquet de Thoran, retrouvée par lui, égarée à nouveau, re-retrouvée, et placée en tête, en épigraphe en quelque sorte, de son *Traité du reflet*, était celle de la Maison espagnole dont j'ai fait la découverte ce vendredi soir d'avril 2015, la veille du jour où j'ai mis la main, dans la bibliothèque de l'Académie, sur le *Traité du reflet* en question.

Il y a plus. Non seulement cette Maison espagnole se présente, dans son architecture, en reflet inversé en quelque sorte — deux corps de logis jumeaux, l'un avenant, offrant de nombreuses fenêtres et portes, l'autre plus austère, à la façade aveugle —, mais elle se reflète dans l'étang, chose qui m'avait échappée dans l'obscurité noyant le domaine le soir de ma balade à vélo mais qui apparaissait clairement sur la carte postale retrouvée par Alain Bosquet de Thoran.

« Je retournai machinalement la carte », nous dit-il, « et retournée *sens dessus dessous* (...) cette nouvelle image s'imposait comme la seule authentique, bien plus vraie que l'*autre*, la vraie *vraie*, avec une sorte d'insolence triomphante ».

Nous y voilà. Au-delà du hasard objectif qui m'a lancée dans la rédaction de cet hommage se dessine ici, d'emblée, le motif principal, me semble-t-il, de l'œuvre d'Alain Bosquet de Thoran, à savoir : l'art. Ou l'artifice. Ou l'œuvre. Ou le travail du créateur. Comme on voudra. Le tout enchâssé dans le débat, relancé de livre en livre, du rapport entre ce que notre auteur nomme « la vérité » et le reflet, l'art comme reflet.

Peu d'auteurs de notre communauté de langue française de Belgique ont à ce point médité le thème de l'œuvre comme reflet de la « vérité » — ce mot qui revient si souvent dans *le songe de Constantin*, un livre d'Alain Bosquet de Thoran que plusieurs d'entre nous considèrent comme majeur. L'œuvre d'art comme reflet du réel autrement dit, ou comme deuxième réalité. À tel point que toutes les fictions d'Alain Bosquet de Thoran constituent des méditations sur ce double de la vie qu'est l'œuvre d'art, à commencer par la bataille de Waterloo rejouée fictivement dans *le songe de Constantin* dans une sorte de délire collectif mené avec un sérieux de stratège. Créer, c'est jouer au « tout est réel ici », et même, peut-être, au terme du labeur d'écriture, plus réel que le réel.

Tout est réel ici est le titre d'un roman de Paul Willems, qui fut le premier à encourager mon écriture en l'année 1990 si je me souviens bien, à Missembourg où une cousine Gevers m'avait entraînée de force, en me priant d'apporter mes poèmes, inédits à l'époque. « Tout est réel ici » et pourtant avec Paul Willems nous déambulons dans le rêve, le reflet, ceux que le vieux Bulle captait dans ses filets dans *Il pleut dans ma maison* ou encore ceux des *Miroirs d'Ostende*. Il m'est précieux de constater que je succède au siège 17 — deuxième hasard objectif — à ce puissant rêveur qu'est Paul Willems par la procuration, en quelque sorte, d'un

autre rêveur, Alain Bosquet de Thoran. C'est d'ailleurs le *Lire* et l'*Écrire* de Paul Willems, conférences données à l'Académie en 1980 et 1981 et dont ma cousine Gevers m'avait recommandé la lecture, qui m'ont guidée dans mes premiers pas et n'ont cessé d'accompagner ma double quête de la littérature, puisque la lecture nourrit l'écriture et réciproquement, dans un vertige sans fin. Par ailleurs Missebourg, à certains égards, ressemblait un peu à la Maison espagnole, du moins du temps où elle se reflétait dans l'étang, asséché depuis par les grands travaux qui ont fait la prospérité un peu sinistre de ce pays, comme l'a relaté Marie Gevers dans *Vie et mort d'un étang*.

Aujourd'hui donc, si je me penche vers ces miroirs de moi-même que constituent l'œuvre de Paul Willems et celle de Bosquet de Thoran, c'est au second que je me dois de m'attarder, c'est son œuvre qui va devenir ici ma « collection de reflets ». Car, nous raconte Alain Bosquet de Thoran dans les premières pages du *Traité du reflet*, c'est l'exercice instinctif de retourner la carte postale, d'en inverser la réalité et le reflet, en quelque sorte, qui l'a décidé à collectionner, avec, dit-il, « une curiosité et une joie également enfantines », des reflets. À savoir des photos de bâtiments ou de paysages reflétés dans une eau parfaitement immobile — immobile comme la mort —, que ce soit à Bruges, dans le parc d'Enghien, à Étretat, le Ponte Vecchio à Florence, la pinède de Ravenne, le château de Vadstena en Suède, ou, comme il l'écrit « quelque part en Flandre, quelque part le long du Niger, quelque part au Japon ».

À mon tour donc, d'aborder, avec le regard non de Narcisse mais d'Alice au pays des merveilles, l'œuvre d'Alain Bosquet de Thoran. Et si je nomme Alice, c'est que l'amour de l'enfance n'a jamais quitté Alain Bosquet de Thoran. N'attribue-t-il pas à son grand père Bosquet le mérite de l'avoir éveillé à la beauté de l'art, situant par-là dans l'enfance la naissance de sa vocation ? Dans son récit *Le Musée*, Antoine, le guide qui mène et informe les visiteurs, n'est-il pas un enfant ? Et dans l'un de ses derniers écrits, l'émouvante *Chronique d'une hémiplégie*, Alain Bosquet de Thoran n'a-t-il pas ces mots encourageants pour les futurs centenaires que nous sommes : « Aujourd'hui que je me sens retomber en enfance, cela signifie que je retrouve une fraîcheur, une vivacité d'esprit, une curiosité pour mille et une choses quotidiennes, comme le comportement des oiseaux ou le phénomène des marées. (...) Ainsi retomber en enfance signifie retrouver une

approche éveillée des choses, du monde, avec une capacité d'émerveillement intacte, et même renouvelée. »

Tel était l'homme que j'ai croisé brièvement, entre 1996 et 2004, au Comité de la SCAM où nous œuvrions ensemble pour défendre les auteurs, car Alain Bosquet de Thoran fut aussi un auteur préoccupé de la survie de l'art et de la culture. Je le connaissais peu à l'époque, je n'avais lu que « son » prix Rossel, *La petite place à côté du théâtre*. Il me semblait relativement âgé (22 ans de plus que moi), et calme, fatigué peut-être. J'ignorais qu'il était, tout simplement, et tranquillement, émerveillé.

Passons donc, si vous le voulez bien, de l'autre côté du miroir.

Alain Bosquet, dit Bosquet de Thoran qui a ajouté à son nom celui de la lignée maternelle pour ne pas être confondu avec l'autre Alain Bosquet, est né en 1933 dans un milieu de grande culture. Sa mère était peintre, son père ingénieur acousticien fut aux côtés de Victor Horta quand il édifia la salle Henri le Bœuf du Palais des Beaux-Arts. Son grand-père, Émile Bosquet, était un pianiste de renom, son autre grand-père Maurice Corneil de Thoran, fut un magnifique directeur de la Monnaie et un chef d'orchestre adoré, jusqu'à sa mort, en 53, lors d'une répétition de *La Flûte enchantée* — cela ne s'invente pas. Le jeune Alain débute à moins de vingt ans comme secrétaire de rédaction du *Journal du Palais des Beaux-Arts* de Bruxelles, et publie bientôt, sous le nom d'Alain de Thoran, son premier recueil de vers, *Terre habitable*. Suivront trois ans plus tard, les poèmes de *L'Invitation chimérique*, son vrai départ, salués par Gaston Bachelard, suivi du *Petit guide pour la visite d'un château* — déjà, dans ce mince volume, le thème du château, déjà aussi celui de l'enfant, du cavalier, des armées, et une présence forte et mystérieuse de la nature.

Un silence de dix années suivra, dû à son activité professionnelle dans le monde de la publicité. En 1973 paraît chez Jacques Antoine *Le Songe de Constantin*, un bref roman aux accents gracquiens, salué par André Pieyre de Mandiargues et Alain Jouffroy. Le narrateur en est le bibliothécaire d'un château situé dans une région sans frontières, sans saisons, sans habitants sinon une « armée dérisoire installée dans la morne attente d'une reprise hypothétique du conflit ». Il est question d'un tableau sur lequel les protagonistes, colonel, lieutenant, capitaine, visiteur et le bibliothécaire lui-même, échangent des

réflexions fort élaborées, selon un procédé qui sera repris en 1976 dans *Le Musée* par les visiteurs d'un château-fort, et plus tard dans *Portrait de l'amateur* puis dans *Le cavalier de la Monalena*. Ce procédé est celui de l'essai dialogué ayant l'art pour sujet : ici le *Songe de Constantin* de Piero della Francesca. Se trouve aussi, dans cette bibliothèque, l'ouvrage étrange d'un certain Wilhelm Jensen, intitulé *L'Académie des Jeux*, qui « proclame, de la plus silencieuse mais la plus évidente façon la primauté de la fonction ludique de toute activité humaine »... Tout un programme, métaphore, peut-être, de ce jeu infini qu'est l'écriture, saluée ici magnifiquement en ces termes : « Présent te voici : papier, encre, signe. Je trace ton existence éphémère, fuyante, débordante. Ecrire, pourquoi ? »

Entre ces proses, Alain Bosquet de Thoran n'a jamais cessé d'écrire de la poésie, *Navissance* (1973), toujours à l'enseigne de Jacques Antoine, contient des poèmes d'un lyrisme dense et musical, dont l'altier « Demeure je te quitte / je disperse les brassées du vent/dans tes corridors en flammes... », qu'une seule lecture à haute voix a suffi à me faire adopter dans mon étroit florilège vocal personnel. Plusieurs autres recueils paraîtront au Cormier après le tournant du siècle, qui contiennent, plus que dans *Navissance* et avec un laconisme croissant, des méditations sur l'art poétique, en écho à la *Petite contribution à un art poétique*, paru en 1983 chez Jacques Antoine.

En 1986 est publié le *Traité du reflet* dont j'ai parlé, fugue et variations sur le thème du reflet en peinture et en musique, du reflet comme mise en scène, « le reflet », conclut-il, « c'est l'art même ! ». Une érudition assumée, fine, profonde, qui nous éclaire, entre autres, sur « les canons « en miroir » de l'*Offrande musicale* de Bach. Ou sur le final de la *Sonate en mi majeur* op 109 de Beethoven, « extraordinaire poudroisement sonore (...) qui se termine, pianissimo, sur la reprise intégrale du sujet qui semble, comme après une ondée ou un long souffle de vent sur la surface réfléchissante, retrouver son sage miroitement, dans un ultime et sobre rappel de son image de départ ». Vous le voyez, ou plutôt vous l'entendez : on sort de la prose d'Alain Bosquet de Thoran avec l'oreille plus fine...

L'inspiration picturale, elle, est à nouveau présente dans *Deux personnages sur un chemin de ronde* (1992) méditation en 145 brefs paragraphes sur le chef d'œuvre de Roger de la Pasture *Saint Luc dessinant la Vierge* et plus particulièrement sur le

chemin de ronde présent à l'arrière-plan du tableau, avec deux personnages tournant le dos à la scène. Ce chemin de ronde en appelle d'autres, la muraille de Chine ou les remparts d'Iéna ou de Vienne, de Sienna ou d'Avila... il appelle les rondes quotidiennes, « que chacun s'aménage comme à la sauvette ou par hasard du temps ou du pas », les arpentages solitaires, les attentes et ruminations, ce qui tourne autour, qui n'est pas au cœur du sujet mais l'encercle, l'approche, s'en éloigne librement, provoque des croisements hasardeux, permet la fantaisie.

Cette fantaisie est revendiquée dans le *Portrait de l'amateur* (1996), au Talus d'Approche, une *chronique* largement dialoguée, les idées s'incarnant par la voix des personnages, le dialogue entre le narrateur et une femme nommée Lucile servant de prétexte à nous rappeler qu'autrefois il n'y avait pas de distinction entre amateur et professionnel, ni entre art et artisanat, même si l'on vivait de son art au fil de travaux et commandes. Notre société de profit, apprenons-nous, a biaisé le goût pour l'art, désormais moins naturel, moins « primordial ». Que serait dès lors l'amateur ? demande Lucile. L'amateur, au sens positif du terme, serait « pur », « non embrigadé », rétif à la compétition, « un peu savant distrait ».

On retrouve, avec le personnage de l'amateur, ce goût pour les seconds rôles qui tournent le dos à la scène agitée du monde et préfèrent les chemins de ronde d'où observer alentour. Et l'on se doute que ce fut la position d'Alain Bosquet de Thoran lui-même, favorisée par son éducation et ses goûts - le contact quotidien, vivant, avec l'art — mais sans doute aussi par sa vie active dans une profession qui ne lui laissait — comme pour Paul Willems soit dit en passant, qui fut directeur du Palais des Beaux-Arts — que le temps d'une création à la marge, sur le chemin de ronde, en quelque sorte. Ce qui ne fait pas de ces *fauteuils* 17 des « dilettantes » (mot que Bosquet de Thoran oppose, dans l'ouvrage susdit, à « amateur », amateur éclairé, bien entendu). Au contraire : on dirait que l'engagement « dans le réel » est le garant, en art, d'une forme de profondeur et d'impétuosité, ou de nécessité, l'énergie se frayant un chemin par des voies plus étroites et parfois d'une extrême densité. Alain Bosquet de Thoran avouait dans une interview : « Je ne veux pas faire un effort pour me faire comprendre, si on ne me comprend pas, tant pis. » Et pourtant on a parfois l'impression, du moins dans ses dialogues, d'un certain didactisme. En réalité, les méditations les plus acérées, les plus vertigineuses, côtoient dans son œuvre des dialogues plus démonstratifs, où des amis visiblement

du même monde prennent l'apéritif en s'interrogeant, comme sur une scène de théâtre, sur la différence entre la « qualité » et le « goût ». Paradoxes de cet homme qui a recours par ailleurs à la correspondance, au journal, au carnet de notes, qui ne répugne pas aux listes ni aux jeux oulipiens, multipliant les outils de son art, voyageant de forme en forme, brisant à tout instant son reflet, précisément.

Deux personnages sur un chemin de ronde se terminait par ces mots : « ce cavalier c'est moi ». Cavalier minuscule dans le tableau de Roger de la Pasture, presque invisible à moins d'une loupe, et que Bosquet de Thoran exhume comme double du peintre lui-même. Cavalier au cheval blanc, que l'on retrouvera au premier plan dans le roman paru en 2002 aux éditions de l'Aube, *Le cavalier de la Monalena*, dans lequel le narrateur, propriétaire de la vieille ferme de la Monalena, retrouve une correspondance datant de cinq siècles, celle de deux frères toscans. Fabrizio est peintre à Sienne. Antonio, lui, traverse l'Europe à cheval, son journal nous ouvre l'histoire du XV^e siècle et l'histoire d'une famille nourrie de peinture et de musique, le tissage narratif est rigoureux et léger, le paysage s'impose par quelques détails choisis, la lumière est partout mais avant tout dans cette amitié entre frères illuminée par l'art.

Auparavant *La Petite Place à côté du théâtre*, vaudra le prix Rossel à son auteur en 1994. Cinq récits que tisse entre eux le thème du temps. Le fleuve du temps y prend la forme d'un glacier, dans le regard d'un topographe qui étudie les « lieux remarquables d'où l'on voit le mont Blanc ». Peut-être est la lecture de cette deuxième nouvelle, intitulée *À la vue du Mont Blanc*, qui m'a permis d'agréger certains traits récurrents dans l'œuvre et de faire de Bosquet de Thoran, dans mon catalogue personnel, un poète-géographe. Dans la dernière des cinq nouvelles, intitulée *Vagabonde*, le protagoniste contemple une ancienne carte postale (une de plus !) représentant une ville étrangement nommée Vagabonde, tout en regardant, sous ses fenêtres, « la ville (qui) s'éveillait vide, nette et propre comme un immense jouet neuf »... Image que ne désavouerait pas un François Schuiten, ni la vagabonde que je suis, fascinée par « ce grand corps comme un vaste jeu secret » qu'est toute ville mais aussi toute œuvre digne de ce nom. Nouvelle coïncidence — et troisième hasard objectif ! — qui me plaît : le protagoniste de cette nouvelle, cet arpenteur solitaire comme moi passionné par les villes, se nomme Eric Lamarche. Saint Eric, roi de Suède au XII^e siècle, promulgua des lois qui améliorèrent le sort

des femmes traitées à cette époque comme de véritables esclaves, voilà pour le choix du prénom, selon moi. Quant à Lamarche, pourquoi Lamarche ? Quoi qu'il en soit, je l'aime beaucoup, cet Eric Lamarche, qui ressemble comme un jumeau au protagoniste de la première nouvelle, cet homme qui, au sortir d'un concert s'arrête sur la petite place à côté du théâtre et « s'assit à juste distance des conversations pour les entendre sans en être importuné, afin de goûter tout à l'aise sa fausse et subtile solitude ». J'avoue qu'après la mention de la « juste distance », qui permet d'être au monde sans être pourtant dans le monde (position même de l'écrivain me semble-t-il, illustrée ici finement par la position de cet homme), l'expression « fausse et subtile solitude » m'a fait frissonner, comme si m'habillait soudain un vêtement parfaitement coupé, à la mesure exacte de la Lamarche que je suis.

Miroirs, miroirs...

Cependant Alain Bosquet de Thoran, décidément déroutant, nous fait remarquer dans son *Traité du reflet* qu'« une surface réfléchissante n'est pas nécessairement un miroir » et il précise que tout dépend de la lumière, de la transparence de l'air, du point de vue du photographe ou de la qualité de la photographie ». Et de comparer la vibration du reflet à la table d'harmonie d'un instrument de musique, la musique qui, avec la peinture, a nourri toute son œuvre. Au point que dans l'émouvante *Chronique d'une hémiplegie*, un de ses derniers livres, Alain Bosquet de Thoran qui continue, l'heureux homme !, à rêver et à se souvenir de ses rêves — rêves d'un château, d'une belle femme, d'une jolie chemise neuve, rêves en couleurs, en musique même —, nous confie celui-ci : « J'avais entendu le matin même le finale du 2^e Concerto pour piano de Rachmaninov. Je le jouais moi-même en rêve et, d'une manière assez étourdissante, qui me valut les cris d'admiration et les sanglots de la salle... » Pour un peu on s'attendrait à une suite digne des *Ménades* de Cortazar, avec envahissement du pupitre par des admiratrices en délire qui déchiqueraient, dans leur passion hystérique, l'auteur du rêve en question. Heureusement Bosquet de Thoran tel qu'il se révèle dans ses derniers poèmes publiés au Cormier, ses nouvelles au titre significatif (*Le collectionneur de passants et autres disparitions*) et ses collections de brèves de journal intime, se révèle plus humblement fantaisiste qu'exalté. « La vie est belle même au moment où tu t'apprêtes à devenir un nuage », voilà une maxime

personnelle que n'aurait pas désavoué Paul Willems et que je tenterai d'adopter, quant à moi, jusqu'à ma transformation en un nuage que j'espère assez dense et limpide pour servir de refuge aux dernières hirondelles dont la disparition inquiète Alain Bosquet de Thoran à la fin de sa vie. En attendant — en attendant le monde que l'on nous promet, sans oiseaux ni poètes — il ne m'est pas indifférent, moi qui suis née à l'écriture par la tenue d'un carnet de rêves, qu'Alain Bosquet de Thoran ait rêvé jusqu'au bout, et rêvé avec tant de « vérité », pour reprendre le mot de sa quête dans le *Songe de Constantin*. Jugez-en par son dernier songe consigné : « (rêvé que) j'étais jeune, je tenais le rôle vedette dans un feuilleton télévisé. Crac ! la thrombose. Je me retrouve comme aujourd'hui infirme et vieilli. Heureusement on avait tourné huit épisodes du feuilleton à l'avance ».

Ce sont ces épisodes d'un feuilleton tourné à l'avance, tous ces livres brefs et incisifs, récits, poèmes, essais, que je viens bien imparfaitement, en vagabonde, de vous présenter. En post-scriptum je pourrais, après avoir lu hier, et hier seulement, le discours qu'Alain Bosquet de Thoran dédia en 1999 à Paul Willems, relever un quatrième hasard objectif. À savoir que notre auteur commence son hommage lui aussi par le récit d'un hasard objectif ! Je ne vous le dévoilerai pas ici, à vous de vous rendre sur le site des archives de l'Académie et de lire les perles que l'on nous y propose, cette longue et belle chaîne d'hommages successifs. Sachez simplement qu'il se dit en outre « lointain cousin de Paul Willems », comme je le suis moi-même, au féminin. Cela fait-il un cinquième hasard objectif et, de moi, une lointaine cousine d'Alain Bosquet de Thoran ? Sommes-nous, ici, dans ces murs, tous plus ou moins cousins, sommés de dire qui nous sommes « au miroir de l'œuvre », certes, mais aussi dans l'autre miroir, celui qui fonde l'œuvre ? Paul Willems, disait « je sais maintenant que la mort a cette forme : c'est un miroir dans lequel on s'enfonce », une citation reprise, dans son discours de réception, par Alain Bosquet de Thoran.

À l'instant où je termine, comment ne pas céder moi aussi à une humeur un peu crépusculaire, à savoir au sentiment que ceci, qui constitue à la fois un hommage et un adieu à ce poète-géographe, est une répétition de ce qui m'advient un jour, quand le fauteuil n°17 sera occupé par celui ou celle qui me succédera. Car l'Académie est un de ces lieux, devenus si rares, où la chaîne du souvenir se poursuit, de siège en siège et de génération en génération, où les

vivants saluent les morts, sachant qu'ils seront salués à leur tour une fois morts et que leur œuvre ne sombrera pas dans cet oubli rapide qui nous guette à peu près tous. Il est toujours émouvant de faire la connaissance d'un mort, l'amitié entre morts et vifs peut se révéler profonde et constante, je ne la crois pas imaginaire. Aussi vais-je, au moment de vous quitter et de vous rejoindre en même temps, laisser le dernier mot à Alain Bosquet de Thoran. Car son mystère demeure, et nous rejoint, nous qui continuons, après lui, malgré tout, à lutter :

Au cœur de mon combat
avec l'encre chimérique
chaque instant en chaque mot
porte son double visage d'ange et de mort².

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Caroline Lamarche, *Réception de Caroline Lamarche. Séance publique du 24 octobre 2015 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arllfb.be>

² Naviscence.